

MUR 1371

*Vingt-huitième*

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1959.

Mes chers Confrères,

Je le dis toujours : il faut exagérer avec mesure. Or, vous m'en demandez trop. Tel suggère que je fustige les directeurs de théâtre ; tel autre que je démolisse la radio ou que j'agonise la télévision ; un troisième m'engage à étriller la presse ; un dernier, enfin, souhaite que je vilipende la critique.

Je veux bien, moi, car je suis toujours prêt à rendre service et ma bonne volonté est grande. Vous usez d'ailleurs, les uns et les autres, d'arguments qui me laissent pantois, tant ils me paraissent, j'oserais dire, assommants.

Que voilà de la besogne en vue ! Et je ne puis abandonner la littérature pure. C'est, vous le savez, mon cher souci. Pure, elle l'est doublement ; et par l'élévation naturelle d'une attitude qui méprise les contingences, et par sa tenue irréprochable, plus près du patronage, Dieu merci, que de l'alcôve. Tels se présentent, chez nous, les exercices de la plume qui prennent forme, si le terme n'est pas excessif, dans un volume lequel n'est souvent qu'une rarissime plaquette.

Si je me hasarde aujourd'hui à vous parler théâtre, si je me sens bien à l'aise pour le faire, c'est qu'en vérité je n'y entends rien. Dans ma jeunesse on m'a enseigné qu'en pareil cas il faut se taire. Mais, tout comme chacun de nous, j'ai appris à mes dépens qu'il ne fallait pas se fier aux éducateurs et que la prudence exige, pour peu que l'on veuille se défendre dans la vie, de prendre en tout le contrepied de leurs vertueux préceptes.

Fortifié par de nombreux exemples tirés de la haute et de la basse politique, de l'administration et des corps constitués, j'ai pu admirer les résultats décisifs de l'ignorance, de l'ignorance majestueuse et parfois totale. Comme, en comparaison, le savoir est pédant et la compétence ennuyeuse ! Au contraire, et Shri Ramakrishna l'a dit excellemment « l'ignorance mène à la diversité ». Aussi pensé-je pouvoir me glisser désormais dans les grottes du mystère ou les brousses de l'inconnu.

Le théâtre est un de ces lieux. Que les spectacles du plateau sont naïfs comparés à ce monde étrange et légèrement hallucinant qui se meut derrière l'écran de la scène ! On pense à tel tableau de Magritte où la reproduction fidèle d'une pipe est soulignée d'un texte affirmant « Ceci n'est pas une pipe ». Le théâtre, c'est un peu ça. On croit que c'est une pipe, parce qu'il en a l'apparence ; mais, en réalité, ce n'est pas une pipe.

C'est une manière de labyrinthe dont le Minos s'appelle le Directeur. Celui-ci est, en fait, le premier comédien de la troupe ; à la fois thaumaturge, économiste et mage. J'en connais plusieurs exemplaires qui vivent très honorablement de leurs pertes. L'un d'eux — Dieu ait son âme ! — en tira même tous les ans une nouvelle villa.

Tout ceci échappe, je l'accorde, à l'entendement du profane, et j'entends par là, tout d'abord, le simple auteur dramatique, ce personnage agaçant toujours à l'affût d'une victime à qui refiler un manuscrit ; ce vil égoïste, ce maniaque, ce rêveur obstiné qui



ne songe qu'à faire jouer ses pièces. Un naïf, de surcroît. N'a-t-on pas vu le Comité Belge de la Société des Auteurs, composé de nos dramaturges les plus notoires, protester auprès des autorités communales de Bruxelles, parce que le directeur du Théâtre du Parc ne respectait pas son cahier des charges !

Et qu'avons-nous vu ?

Les autorités communales de Bruxelles ont envoyé promener le Comité Belge et sa protestation. Pourquoi des mandataires publics, toujours généreux de promesses qu'ils ne tiennent pas, s'offusqueraient-ils d'une pratique qui leur est si familière ?

En Belgique, nul n'est censé respecter la loi. Pourquoi un directeur de théâtre se soucierait-il d'un simple cahier des charges, surtout quand celui-ci lui impose de jouer des pièces d'auteurs belges que personne ne réclame ? Sauf quelques hurluberlus, imbus de sottises idées de prestige et convaincus qu'un Théâtre National sans répertoire national a la valeur d'une futaille vide. Sauf les rares scrupuleux pour qui tout contrat doit être respecté. Sauf les auteurs qui ne réussissent pas à prouver qu'ils sont ce qu'ils prétendent être.

— De qui se moque-t-on ? peuvent-ils se demander.

D'eux sûrement. De vous aussi, mes chers Confrères. De nous tous, en général. C'est dans l'ordre. N'en avons-nous pas l'habitude ? « C'est une grande chose que l'habitude » a dit Locke. Voyez les anguilles. Elles sont habituées à être écorchées vives, comme l'affirme une harengère de mes amies. Les hommes politiques ont beaucoup d'affinités avec les directeurs de théâtre. Les premiers jouent sur une scène plus vaste et la pièce est toujours mauvaise. Après Shakespeare et Vondel, le bon La Fontaine l'a jugée :

« Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'Univers ».



Cette comédie exige une attention en ordre dispersé. Il faut tantôt promouvoir, tantôt combattre ou conserver, non en l'honneur de mots nébuleux, tels que le Bien, le Progrès ou la Justice, mais pour satisfaire le dispensateur obscur de la puissance, l'Electeur.

Le nombre est roi. N'écoutons pas ces esprits pervers qui s'en vont soutenir qu'une majorité, quelle qu'elle soit, groupe forcément le plus d'imbéciles.

Réduits à nos maigres effectifs — même à l'ombre d'Apollon Musagète, il y a dix peintres pour un écrivain — nous n'avons qu'une seule ressource pour faire croire que nous sommes forts, et surtout nombreux. Il nous faut crier ! Songez, amis dramaturges, à vos confrères flamands qui, à force de crier, ont fini par imposer leurs pièces, non seulement sur les scènes officielles, mais jusqu'à la finale du Landjuweel, le pendant du Trophée Royal.

Crions donc ! Crions fort ! Le succès des as de la politique dépend de la puissance de leur larynx. Et ne désespérons pas, « Car, dit mon ami Qohélet, fils de David, mieux connu comme l'Ecclésiaste, quiconque est lié à tous les vivants garde de l'espoir, et un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ».

ROGER AVERMAETE.